

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Essais

Maïté Snauwaert, Valérie Lebrun, Marie-Ève Sévigny, Samuel Mercier and Evelyne Ferron

Number 170, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88234ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Snauwaert, M., Lebrun, V., Sévigny, M.-È., Mercier, S. & Ferron, E. (2018).
Review of [Essais]. *Lettres québécoises*, (170), 58–64.

Comprendre la décolonisation

Maïté Snauwaert

Un document indispensable pour comprendre l'enjeu décolonial et les vestiges, dans les politiques de «réconciliation» et de «reconnaissance», du rapport hiérarchique de l'État canadien aux peuples autochtones.

Il faut saluer les éditions Lux de nous livrer, quatre ans après sa publication originale, la traduction de l'ouvrage essentiel de Glen Sean Coulthard, *Red Skin, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*.

À l'heure où la «réconciliation» est dans toutes les bouches, comme le nouveau discours «politiquement correct» censé réguler – ou régler? – les relations entre l'État canadien et les peuples autochtones du Canada, Glen Sean Coulthard met la hache dans cette façade pour montrer qu'elle n'est que le dernier des masques empruntés par un système colonial impérialiste, capitaliste et raciste pour dissimuler une expropriation persistante et garantir «un ensemble relativement stable de relations sociales hiérarchiques qui continue de faciliter la *dépossession* des peuples autochtones quant à leurs territoires et leur autonomie» (l'auteur souligne).

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur le titre, allusion et hommage direct au *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon (1952). Par l'opposition du singulier et du pluriel, Coulthard dénonce la dimension raciale et l'hypocrisie continuelle d'un système colonial qui perdure et n'a cessé, «par la force, la tromperie, et plus récemment, les prétendues négociations», de prendre de nouveaux visages pour assujettir une population d'abord caractérisée racialement. La «reconnaissance» et aujourd'hui la «réconciliation» ne seraient que les nouveaux masques de ce colonialisme persistant qui, économique et politique de tout temps, est passé d'ouvertement racial à insidieusement institutionnel. L'argument de l'auteur est le suivant: au gré de ces transformations, l'enjeu aura toujours été, pour l'État canadien, de garantir son accès au territoire, un territoire à exploiter et sur les ressources duquel il a fondé (et fonde encore?) sa richesse. La force et l'originalité de la thèse de Coulthard réside ainsi dans sa mise au jour du lien fondamental entre colonialisme et capitalisme.

Anticapitalisme et anticolonialisme

Dans les mots de l'auteur mohawk Taiaiake Alfred qui signe l'avant-propos, Coulthard a «sorti Karl Marx de sa prison du XIX^e siècle à la British Library pour en proposer une relecture à la lumière de toute notre histoire et du paysage humain», ce qui «suffit à faire de ce livre un incontournable de la théorie politique». Coulthard est cependant allé plus loin encore, d'une part en augmentant la critique marxiste, attentive essentiellement au divorce entre prolétariat et propriété privée, d'une critique de l'expropriation des peuples autochtones de leurs territoires ancestraux; d'autre part en corrigeant la vision limitée de l'anticolonialisme de Frantz Fanon, qui n'accordait selon Coulthard pas assez foi au «rôle transformateur que la revitalisation des pratiques culturelles indigènes est en mesure de jouer dans la construction de structures alternatives au projet colonial de génocide et de dépossession du territoire».

Si «la "reconnaissance" est devenue l'expression dominante de l'autodétermination au sein du mouvement pour les droits des Autochtones au Canada» – et d'ailleurs du «mouvement international pour les droits des populations indigènes» –, les «modèles de pluralisme libéral» qu'elle promeut «cherchent à "réconcilier" les revendications de statut de nation autochtone avec la souveraineté de l'État colonial»; tandis que Coulthard, lui, cherche plutôt à critiquer les fondements même de la perpétuation de cet État colonial. Il démontre ainsi finement comment sa domination structurelle persistante lui permet de maintenir ses «configurations du pouvoir» et ce, même après que la publication du «Livre blanc» en 1969, qui visait à abolir les documents légaux antérieurs portant sur le statut des peuples autochtones et «suggérait l'assimilation totale des Indiens inscrits», eut donné lieu à «une vague de mobilisation politique et d'affirmation identitaire sans précédent chez les Autochtones». Aujourd'hui, l'auteur propose que le mouvement *Idle No More* incarne le potentiel d'une «politique de la résurgence autochtone» qui n'attendrait pas de l'appareil étatique ou d'autres institutions son émancipation et son affirmation, mais les acquerrait par elle-même, sortant ainsi radicalement du paradigme inégalitaire de l'assujettissement.

L'ouvrage indispensable de Coulthard offre une histoire, une synthèse et une analyse remarquables de l'enjeu décolonial actuel, à travers une étude particulièrement riche et détaillée et une langue limpide dont il faut faire honneur aux traducteurs d'avoir restitué l'engagement, la clarté, l'énergie et la rigueur. L'auteur a à cœur d'exposer, d'expliquer, de faire comprendre de façon détaillée son sujet, et cette vigueur de la démonstration entraîne le lecteur dans l'aventure d'une prise de conscience et d'une intelligence de l'Histoire, comprise non comme un passé refermé sur lui-même, mais comme une force agissante qui continue d'informer notre présent – quoique de façon détournée et tacite, et par conséquent moins identifiable, à fortiori dans un pays qui, au contraire de son voisin, ne se considère pas comme défini par ses relations raciales. C'est pourquoi un ouvrage comme celui-ci – dont l'énergie combative et la vertu pédagogique rappellent un James Daschuk, auteur de *La destruction des Indiens des Plaines* ([2013] 2017) – est d'une lecture aussi stimulante que nécessaire, pour tout Canadien d'aujourd'hui. ♦

☆☆☆☆☆

Glen Sean Coulthard

Peau rouge, masques blancs.

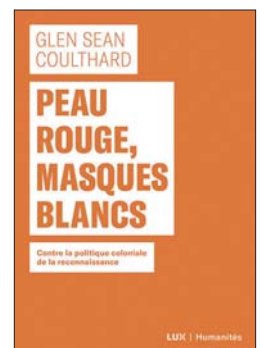
Contre la politique coloniale de la reconnaissance

traduit de l'anglais (Canada)

par Arianne Des Rochers et Alex Gauthier

Montréal, Lux, coll. «Humanités»

2018, 368 p., 29,95 \$



De la « disruption »

Maïté Snauwaert

Une recension des trop nombreuses réalités dont nous sommes témoins, victimes, auteurs ou complices, d'où ce « nous » d'une guerre exercée à la fois par et contre nous-mêmes.

Dans ce livre à la fois juste et décevant, Paul Chamberland lutte contre la déshumanisation qui menace le monde contemporain :

Prenant exemple de quelques situations, j'ai voulu signifier que l'irruption de l'inhumain, qu'elle soit insidieuse ou brutale, se manifeste aussi bien dans des comportements individuels aberrants que par des agissements irresponsables de la part de gouvernements ou de grandes corporations privées.

L'ambition de l'essai semble être de réaliser cette vue d'ensemble et cette corrélation des échelles que nous dérobe sans cesse l'information médiatique :

[...] à longueur de journée, les médias, en isolant l'un ou l'autre de ces problèmes pour le traiter à part, pulvérisent l'attention – alors qu'elle devrait d'urgence s'assigner comme tâche de saisir d'un seul tenant, sous la disparité de ses symptômes, le fait d'un seul désordre grandissant.

L'absence d'une cible claire forme étrangement la force et la faiblesse de ce pamphlet en chemin vers un manifeste.

Pourtant, par son format d'accumulation d'observations, de notations, qu'il baptise « fragments », et qui l'assimile parfois à un recueil d'aphorismes, Chamberland n'évite pas tout à fait lui-même cette segmentation de la pensée, qui papillonne d'un objet à l'autre, d'autant qu'à cette brièveté de la découpe s'ajoutent les titres des sections (d'un ou de quelques paragraphes), et ceux des séquences numérotées, mais non autrement explicitées, qui divisent l'ouvrage (au nombre total de onze).

Une phraséologie de la catastrophe

On ne peut qu'être d'accord avec la critique de l'« anomie » contemporaine – « le délitement des normes, implicites ou explicites, destinées à régler et assurer la vie en société » –, ou la dénonciation du broiement de l'être humain considéré (ou non) comme une ressource (ou comme un frein) par le système capitaliste ; les absurdités quotidiennes ainsi que l'ultime recul de citoyenneté qu'il institue ; la disparition progressive, sur le plan juridique, de la notion (ou de la protection) de la vie privée par des systèmes de surveillance toujours accrus (et auxquels, la plupart du temps, nous consentons sans le savoir, ou en le sachant plus ou moins mais en refusant d'y penser) ; ou les dangers du « climat planétaire » qui fait « de nous tous un seul peuple terrestre voué au même sort ».

Cependant, cette collection de billets d'humeur qui aligne, sur un ton faussement badin destiné à en faire ressortir l'absurde, les mille occasions de s'indigner recensées quotidiennement dans l'actualité médiatique, n'a pas nécessairement d'autre action que de prêcher à des convaincus. Car cette suite sans fin d'aberrations, tantôt anodines et tantôt considérables, nous l'observons nous-mêmes chaque jour, et l'accumulation même pertinente ne suffit pas toujours à dépasser l'anecdotique du simple relevé. Voire, elle n'évite pas certains lieux communs actuels – tel celui de la « disruption », énoncée par l'auteur sans distance vis-à-vis de l'anglicisme –, leur phraséologie des grands ensembles (local et global) et de la catastrophe annoncée. De sorte que la mise en garde quant au « risque d'entraîner le devenir de la civilisation dans une direction proprement *insensée*, laissant présager son affaissement et son effondrement », malgré son appui sur une série innombrable de faits recensés dans l'actualité, ne réussit pas à nous emporter au-delà de l'opinion. Elle risquerait même d'être lue comme l'effet d'une posture générationnelle, ébahie par un présent auquel elle n'adhère plus, si ce n'était de ce « nous » par lequel l'auteur s'inclut dans cette époque, en endosse la responsabilité partagée à défaut de s'en solidariser.

C'est d'ailleurs peut-être ce qui crée la focale problématique du texte, qui demeure difficile à cerner : à la fois nous sommes l'ennemi de cette guerre, les complices voire les acteurs d'un délitement social aux répercussions politiques mondiales ; et à la fois sourd confusément dans le propos l'idée d'un ennemi qui est un autre anonyme, un « ils » : celui des grandes sociétés, des gouvernements hypocrites, des entreprises terrorisantes. L'absence d'une cible claire forme étrangement la force et la faiblesse de ce pamphlet en chemin vers un manifeste, dont on n'est pas certain au bout du compte de savoir ce qu'il propose.

De sorte que cette « critique intuitive » favorisée par la collection « Essai libre » des éditions Poètes de brousse ne réussit pas ici, à mon sens, à nous conduire plus loin dans la pensée, une pensée longue et qui tenterait quelque chose comme une explication, ainsi qu'invitait à le croire le titre de l'opus, annonciateur d'un combat nécessaire. ♦



L'effet violon

Valérie Lebrun

Gabrielle Giasson-Dulude entre à l'École de mime de Montréal et se rend compte un jour que, sous ses pieds, se trouve un entrepôt d'œufs. Sa pensée gît dans le détail, l'attrait du contour.

J'étais à mi-chemin entre Rotterdam et la lugubre gare de Bruxelles-Midi quand j'ai ouvert *Les chants du mime* de la femme de lettres qu'est indéniablement Gabrielle Giasson-Dulude. Malgré la crainte de prêter à cette fin de voyage un autre rythme que celui mélancolique du retour, il me semble avoir souhaité que le mélange de noir et de blanc sur la couverture tienne la seule promesse qui vaille : faire oublier l'inanité du temps.

Parole de mime

En sept tableaux, qui sont aussi des actes de parole, Giasson-Dulude nous entraîne sur le chemin tout en ombres du silence et des gestes ; de ce qui, du corps en mouvement et en tension, « sculpte » la voix. Incarnant ce rapport entre le mime et le poème, l'écriture agit en largeur, se décharge des rigidités du langage. Peu importe donc si certains segments sont plus prudents que d'autres puisque ce qui reste de la lecture d'un tel essai n'a rien à voir avec ce qui fait défaut ni ce qui manque. Humble et érudite, Giasson-Dulude carbure à autre chose qu'au besoin de persuasion. Il y a dans l'ouvrage une poésie et une sobriété qui permettent de nous déplacer en marge d'une production cherchant impunément à établir des consensus. L'idéal qui élève sa pensée ne s'agit pas à l'horizon, mais dans chacune des phrases qui rappellent que les mots proviennent eux aussi, comme les notes, d'une caisse de résonance.

Les limites qui sont en jeu dans l'écriture de Giasson-Dulude font voyager.

Ce que j'aime dans *Les chants du mime*, c'est la place accordée à l'attente. À cette forme de recul qui n'est pas conditionnée par le doute, mais par une sorte de souveraineté sans couronne. Malgré ce qu'écrit l'auteure à savoir que son « amour pour le mime a d'abord été lié à la peur de le perdre ou, plus exactement, à la peur que disparaisse avec lui ce qui [lui] paraissait si important », c'est une écriture patiente qui ne répond, à aucun moment, à l'urgence de garder, à celle de tout consigner. À l'image du mouvement, de la ligne, du fil et du jeu que poursuit le mime, en découvrant lentement les règles, « c'est à la fois une bienveillance et une exigence envers soi et envers qui nous écoute. »

Alors au lieu de sobriété, serait-il plus juste de parler de sagesse, celle-là propre aux voix qui font du monde autre chose qu'un objet ? La lecture laisse imaginer une chasse aux papillons sans l'attirail, la boîte ni les épingles. Ainsi, la proximité qui se crée entre la réflexion intellectuelle et le désir chaste de parler de ce qui anime le corps et les sens est celle qui existe entre la main gantée et le verre d'eau invisible : ce geste qui consiste à trouver, comme le mime,

« la grâce dans le déséquilibre », le point d'articulation entre l'élan et la résistance, « une distance pour mieux entendre sa propre voix. »

À l'heure grave du présent

S'inscrivant, par la littérature, dans une filiation du « mouvement invisible » dont la perfection résiderait dans le maniement de l'archet (« on ne voit pas le mouvement, et pourtant on écoute la musique »), Giasson-Dulude ouvre une fenêtre à même l'héritage philosophique du maître qu'a été Étienne Decroux, « à la fois socialiste et anarchiste, admirateur du Classicisme, de l'ordre et des règles en ce qu'elles sont sensibles aux élans passionnés du corps ». Dans cette conjonction qu'opère Giasson-Dulude entre le mime et l'écriture s'instaure un lieu où advient le mystère plutôt que le désenchantement : « Ce mouvement terminé, mais qui pourtant continue, devient celui de l'héritage, ce mouvement que nous n'aurions pas pu prévoir, mais qui se déplace, se reprend. » Cette place un peu magique, y a-t-il des mots pour la dire ?

« J'avais besoin de cet espace du mime, qui s'ouvrait à peine séance après séance, pour conserver en moi [...] les moments où, lors des improvisations, une intensité de présence me permettait de mieux regarder les gens. » Mieux regarder les gens revient, entre les pages, à désapprendre les gestes. À changer d'angle au lieu de les multiplier, à cligner des yeux aussi, respirer au lieu de s'emparer. Parmi les nombreuses images et citations qui ponctuent le texte, c'est une phrase tronquée d'Oscar Wilde à propos de l'écriture que je retiens : « ainsi apprenons-nous au mieux à repousser les murs de notre propre cellule ». Sans qu'il soit platement question de transgression, les limites qui sont en jeu dans l'écriture de Giasson-Dulude font voyager. Le mime est une passerelle pour parler de la voix, du chant et du silence comme on le fait avec la musique : c'est-à-dire en termes de composition, de nuances et d'anticipation.

« Comme le mime, je voudrais tout faire tenir en une seule figure, dans une seule main, en quelques phrases », écrit Gabrielle Giasson-Dulude. Et moi, si j'étais mime, j'apprendrais le geste qui consiste à dérouler un tapis rouge devant celles qui, comme elle, font porter à la littérature le poids de l'impossible. ♦

☆☆☆☆
 Gabrielle Giasson-Dulude
Les chants du mime.
En compagnie d'Étienne Decroux
 Montréal, Noroît
 coll. « Chemins de traverse »
 2017, 160 p., 25 \$



Pas l'amour, la traque

Valérie Lebrun

Pavane, c'est à la fois la mélodie de Gabriel Fauré et une manière de marcher. C'est faire la cour ou le faire croire. C'est une façon ingénieuse de se mouvoir entre les lignes.

« Ce non-lieu entre l'inexorable et l'instinct; c'est le secret de la danse », écrit Guylaine Massoutre, alors que j'y lis le secret de son écriture à elle. « Ce poulx caché des mots » est l'épée de Damoclès qu'elle suspend à la frontière des genres. Critique, poète, professeure, philosophe et intellectuelle, Massoutre offre, sous forme de fragments, un essai ponctué de photographies qui porte l'urgence des premiers rendez-vous, l'assiduité aussi des centaines de soirées passées à l'Agora de la danse, à la Place des Arts, à Tangente, à l'Usine C. On sent l'« anarchie douce » du plaisir et de la récréation, la « levée d'inhibition dans le noir ». Et on y retrouve ce qui est rare : pas l'amour, la traque.

Rien que là

« Pour le dire, il existe des mots : existe-t-il des mots ? » C'est la question fondamentale que pose Massoutre. À l'aune de cette spirale dansée et poétique qui caractérise sa pratique de critique et de littéraire depuis plus de trente ans, elle fait une mise au point : « Plus je m'entretiens de danse, moins je pense la rendre visible et la redéployer, mais plus elle exige de moi que je sois précise. » L'exigence ici est un grand ruban dont elle pare les mots, non pas pour faire beau, mais pour qu'ils fassent passer sur la page ne serait-ce qu'un jet de leur matière noire. Qu'ils ne parlent pas d'effleurement, mais qu'à la lecture, on se sente effleuré. « Le geste n'exhibe l'intérieur du corps que parce qu'un regard s'y suspend. »

Il y a chez Guylaine Massoutre une façon d'être prise par les mots qui me séduit.

Pavane, ce sont ces yeux-là d'une main qui cherche, d'un corps en émoi. Dans le lieu solennel du livre « où tout est corps », Massoutre ne force donc rien. En écho à Beckett qu'elle inscrit au cœur du livre, il s'agit en fait de « dire un corps... Nulle sortie. Nul retour. Rien que là. » Dans ce que la danse rejoue du désir et des amours méticuleuses, comment résister à l'abandon que commande le travail exigeant de Massoutre ? L'abandon n'étant pas un lâcher-prise mais une lente respiration, une envie soudaine d'accorder son souffle à celui d'un autre. « Elle a senti son mouvement trembler, une minute de plus et c'est l'insoutenable, cet inaudible son du corps qui caressera sa peau. »

Une adresse, une envergure

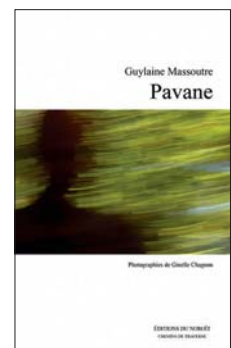
« On s'abandonne à la danse comme à la musique, sans démêler les identités. » En lectrice experte de Virginia Woolf, Massoutre sait

que « [p]lus l'écriture s'approchera de l'immédiat et du limpide, plus la perspective du danseur apparaîtra intacte à tous ». Intacte n'est pourtant pas la ligne narrative à laquelle obéit *Pavane* ; l'ensemble ayant la beauté des volcans pas encore endormis, c'est-à-dire autant la combustion souterraine que ce qui, dans le jaillissement, s'échappe, nous entraîne ailleurs.

C'est en effet là, dans le filet que lance Massoutre à la danseuse et chorégraphe Louise Bédard, que se déploient tous les gestes qu'annonçait, sous le ton de la réflexion, le début de l'essai. Dans « Duo Danse-Désir » (deuxième des quatre parties qui le composent), Massoutre fait tomber le rideau en éveillant chez le lecteur une poignante envie d'y grimper. Entre ce qui chute et ce qui remonte (pensons à ce que met en jeu la nuit, l'obstination des phalènes), l'écriture se fait drapé. Ainsi, ce n'est pas une danse qu'elle offre à Bédard, mais l'air, le sang, les muscles. « Retiré, presque effacé, lointain, tremblant, haletant, déséquilibré, le voici qui arrive, le souffle qui fuse, rappelé comme la sauvegarde d'un monde en péril, encordé à la paroi lisse du silence, qui s'y accroche, et alors le son monte, se déprend, se dégage [...] tandis qu'une syllabe étreinte dans le larynx frappe les dents. »

Il y a chez Guylaine Massoutre une façon d'être prise par les mots qui me séduit. Sans doute que cela a à voir avec les détours qui se transforment en tremplins et l'étendue d'un savoir ancré dans une passion boulimique des mots, insomniaque du corps. C'est aussi une question d'envergure. Massoutre, c'est la pensée-océan, l'écriture-constellation. Ceux dont l'esprit peine à concevoir le langage dans sa force d'expansion et d'invention se protègent de leur propre ignorance en parlant de lyrisme, de ce qui serait sibyllin. Ils ont tort. « Être l'arbre qui retient le vent », écrit-elle, « Solide et meuble. Protéiforme. » Retenir n'appelle ni l'empêchement ni l'entrave, mais la grâce avec laquelle, en deux grands battements, une attitude et trois fouettés, l'énergie s'installe au creux de ses phrases. Le paysage que dessine *Pavane* étant celui des mots qui se pressent au bord des lèvres, je n'ai qu'une envie : me ranger aux côtés de celle qui écrit quand elle dit aimer « ce vide du langage que de son geste de danseur à eux ils ont comblé ». ♦

☆☆☆☆
Guylaine Massoutre
Pavane
Montréal, Noroit
2017, 84 p., 19 \$



« Le diable n'a rien à voir là-dedans ! »

Marie-Ève Sévigny

L'édition par Yves Gingras de la correspondance sexologique du frère Marie-Victorin en fait l'un des livres-événements de l'année, un document historique inestimable.

C'est une histoire de désir entre un homme et la connaissance, un besoin insatiable d'apprendre qui restera inassouvi. Au moment d'entreprendre ses « lettres biologiques », le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac, 1885-1944) a déjà, à cinquante ans, une immense œuvre scientifique derrière lui. L'année 1935 est pour lui déterminante, par la publication de sa monumentale *Flore laurentienne* et la fondation du Jardin botanique, mais aussi par le début de sa correspondance avec Marcelle Gauvreau (1907-1968). À vingt-huit ans, celle qui a été son élève est devenue son assistante, son amie, sa confidente – la Femme, avec laquelle il partagera jusqu'à sa mort une intimité épistolaire sans tabou, dont les saintes intentions ne seront pourtant pas exemptes d'une certaine volupté stylistique : « [J]e veux entrer dans l'intimité physiologique de la Femme avec un grand F. Si l'Homme avec un grand H a encore des mystères pour vous, votre Ami vous renseignera en toute bonne foi et sincérité. »

Une « belle et sainte amitié »

Entre Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau (dont les lettres ne sont pas encore publiées) s'établit un partage exclusif de connaissances sexologiques, une éducation mutuelle dont les détails très explicites mêlent lectures et confidences d'expériences personnelles. « [Q]uel rôle occulte, mais immense, joue le sexe dans les choses de ce monde », lui confie-t-il, émerveillé. À cette époque obscure du Québec où l'homme – et surtout la femme – sont tenus ignorants de leur propre corps, il est surprenant de voir ce religieux expliquer à sa correspondante comment elle est faite et comment elle fonctionne, la rassurer sur des symptômes qui l'effraient et qui sont pourtant tout à fait normaux, lui donner des conseils d'hygiène... L'étendue de sa culture est immense, il mêle philosophie, histoire, botanique, fait l'état de la question sur la pilosité selon l'origine ethnique, mêlant ses expériences africaines aux lectures d'Aristote.

Une « vraie philosophie biologique de la vie »

Aussi près de la nature que de Dieu – ils signifient pour lui la même chose – Marie-Victorin se constitue une morale bien à lui. Contrairement à la doctrine de son Église, il admet (secrètement) la théorie de l'évolution, et liant la sexualité à l'hygiène de vie, regrette « le grand handicap des couvents et monastères entièrement cloîtrés. Il s'y développe des maladies mentales, des déséquilibres qui n'ont pas d'autres causes. » Si l'homosexualité est selon lui une maladie, elle ne peut toutefois être soignée, ce qui contredit le dogme scientifique de son temps. Quant à la femme, il la considère comme l'égale de l'homme, idée en soi carrément révolutionnaire – surtout chez un homme d'Église.

Encore aujourd'hui, les mouvements féministes reprochent au système de santé d'être « dominé par une vision patriarcale de la médecine¹ ». En 1936, Marie-Victorin regrette déjà l'inculture de la médecine face à la sexualité féminine : « Les livres sur les questions sexuelles sont surtout écrits par des hommes qui ont pensé comprendre ce qui peut se passer dans l'organisme d'une femme amoureuse ou simplement légèrement érotique. Ces dissertations sont assez naïves et quelqu'un a dit que les femmes en rient... dans leur barbe ! » Mis au fait des avances brutales et répétées que Marcelle semble avoir subies, il s'indigne : « Ces gens-là sont donc convaincus que vous autres, femmes, vous êtes toutes des chiennes demandant à être couvertes ! » Loin d'installer la femme au centre du péché, il lui reconnaît son droit au plaisir : « Vivez *naturellement*. Ne vous indignez pas quand votre sexe parle son millénaire langage, et n'accusez pas le diable. »

Il faut remercier Yves Gingras d'avoir révélé ces incroyables lettres, qui donnent un éclairage unique sur un personnage d'une rare sensibilité, dont les travaux ont tant contribué à l'avancement scientifique québécois. L'édition critique, fort bien menée, qui comprend une présentation éclairante de l'œuvre et des intervenants, aurait peut-être appelé une postface – pour établir, par le point de vue d'un sexologue par exemple, où se situe le savoir de Marie-Victorin par rapport aux connaissances actuelles, et nous faire prendre ainsi la pleine mesure de son avant-gardisme. (Mais peut-être s'agit-il ici d'un autre projet de livre.) Les *Lettres biologiques* n'en demeurent pas moins un document unique, où s'affiche un être d'une grande modernité, lucide face à l'œuvre de son Créateur : « Ma chère amie, il faut prendre le monde tel qu'il est : un vaste bordel ! » ♦

1. Assia Kettani, « Santé et bien-être : Toutes les femmes ne sont pas égales devant le système de santé », *Le Devoir*, 26 octobre 2013.

☆☆☆☆

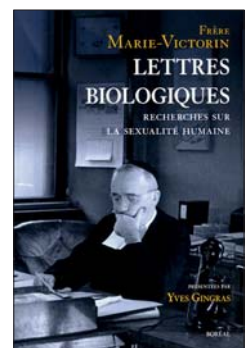
Frère Marie-Victorin avec une présentation d'Yves Gingras

Lettres biologiques.

Recherche sur la sexualité humaine

Montréal, Boréal

2018, 280 p., 29,95 \$



Pour une littérature périmée

Samuel Mercier

Le temps présent de Maxime Catellier est un essai qui se veut inactuel et qui réussit à s'inscrire à contretemps de son époque.

« Il faut absolument que tu lises le nouveau Catellier », avais-je dit à un ami après l'avoir fini. Encore sur ma lancée, j'étais enthousiaste. La réponse, elle, l'était moins : « Le nouveau Catellier, c'est à se pendre », me répond l'ami quelques jours plus tard. La critique n'a jamais été une science exacte et la raison de cette divergence d'opinion, c'était l'érudition un peu hors de son temps de l'auteur.

Comme le sont souvent les grands essayistes, Catellier est un écrivain décalé. On ne peut en effet aborder *Le temps présent*, recueil d'essais paru dans « Liberté grande », collection de la bibitte Robert Lévesque au Boréal, qu'en acceptant ce décalage. « J'entends ce monde bruir parce que j'écoute la vie taper dans le vide, comme un ruban magnétique glissant sur les têtes d'un magnétophone brisé », écrit l'auteur. L'image est celle d'un nostalgique des anciens supports, et c'est ce côté antiquisant qui plaît ou qui énerve.

Nostalgie, nostalgie

L'écrivain est un jeune déjà vieux sans être totalement réac, un émigré du bas du fleuve qui a fixé ses pénates dans le Centre-Sud, au Cheval blanc et dans des bars qui n'existent même plus avant de se ranger, de prendre femme, enfant et carrière. « Dans un temps aussi barbare que le nôtre, écrit Catellier, où la parole est un instrument plus adapté au mensonge qu'à la vérité, où le relativisme moral se drape dans la philosophie et où les actions réelles sont obscurcies par les réseaux virtuels qui ont parasité les liens sociaux, que reste-t-il sinon le contact avec la nature pour nous convaincre de la vanité de nos illusions ? »

Catellier écrit avec cette drôle de bibliothèque derrière lui, une bibliothèque datée qui me rappelle celles que je récupérais quand j'étais bouquiniste ou, plus tard, documentaliste. Les bibliothèques ont des âges, passent par des modes ou des époques, et celle de Catellier se situe quelque part dans Centre-Sud au tournant du siècle. On y croise les Patrick Straram, Arthur Buies, Rutebeuf, Ivan Chtcheglov et Jacques Ferron, la figure de Baudelaire flotte au-dessus de l'îlot Balmoral, de la ville, de la campagne, dont la forme change plus vite hélas que le cœur d'un mortel.

Suivre Catellier

Il y a un rythme dans ces essais, une sorte de vague dans laquelle on se laisse porter ou non. Les mauvaises langues vous diront que l'éditeur aurait pu passer la tondeuse un peu dans les métaphores qui s'entrecroisent allègrement, parfois avec la pompe un peu déplacée d'un fauteuil Louis XVI au milieu d'un trois et demie, mais pas moi. Au contraire, il y a dans la prose de l'essayiste quelque chose qui me rappelle avantagement le docteur Ferron, sa langue fleurie de notable de province, parfois décalée, elle aussi, d'un autre temps.

Les plus beaux moments du livre de Catellier parlent de Rimouski, de son boulevard affreux dont les commerces génériques font dos au fleuve. « Mon sentiment d'appartenance à ce coin de pays où je suis né est un réseau très fragile de sensations éloignées les unes des autres, comme si les souvenirs n'avaient pas la même charge quand ils tirent leur origine de L'Isle-Verte ou des îles du Bic. » Comme cette ville qui regarde partout ailleurs que vers la mer, la culture livresque de l'essayiste se construira à contresens dans ces ouvrages de la bibliothèque scolaire « prenant la poussière de l'ignorance dans un recoin discret de l'immeuble ».

Récit d'une émigration

Il est difficile, à mon avis, de comprendre ce livre sans mesurer toute la portée affective de cette émigration de Rimouski à Montréal, une émigration qui ne saurait être regardée seulement avec nostalgie ou pour son caractère régional. Au contraire, la culture, celle qui habite Catellier à travers ses lectures et son parcours d'essayiste, est la grande ignorée de ce milieu d'origine et c'est par elle, notamment par l'œuvre d'Arthur Buies et d'André Breton, qu'il tente de se réapproprier les lieux de l'enfance.

Contrairement à Montréal qui recouvre sans cesse son passé, Rimouski refuse son présent, celui du fleuve, du vent et des orages qu'on voit venir de loin. « L'écriture aura accompagné cet apprentissage du temps en me donnant peu à peu des signes à tracer dans le vide de cet air glacial qui soufflait du fleuve quand il gelait sous nos yeux. » Catellier se voit donc lancé à la recherche de l'idéal esthétique quelque part dans un lieu qui n'est ni tout à fait passé ni tout à fait présent.

C'est dans la recherche de ce lieu impossible que *Le temps présent* tire sa force, et c'est là que le décalage d'un livre tout en rythme qui ne porte sur rien en particulier devient lisible. Décalage, disais-je, mais qui construit au fil des pages son plaidoyer pour un avenir approché sans cynisme, seule solution à « l'esclavage du présent ». ♦

☆☆☆☆
Maxime Catellier
Le temps présent
coll. « Liberté grande »
Montréal, Boréal
2018, 144 p., 18,95 \$



Décortiquer la mort de Jésus

Evelyne Ferron

Invitez un spécialiste à relire les évangiles pour mieux comprendre les circonstances de la mort de Jésus. Vous obtenez un étonnant essai mariant théologie, loi et médecine.

Encore un livre consacré à l'historicité de Jésus ? L'idée est en effet loin d'être originale et l'auteur de *Jésus est-il mort sur la croix ?* l'admet d'emblée. Spécialiste des bourreaux et de la peine de mort au Moyen Âge, Frédéric Armand s'est attaqué à l'un des sujets les plus controversés depuis l'Antiquité, soit la question du décès, ou non, de Jésus de Nazareth. Avant toute chose, l'auteur se devait de commencer son essai en expliquant sa démarche et sa vision du personnage :

Qu'on considère Jésus comme le Messie, voire comme Dieu lui-même, est une question de foi. Or, notre recherche n'implique ni la foi de l'historien ni la foi du lecteur. [...] La lecture de cet essai est donc destinée au public le plus large, croyant comme non croyant, à tout lecteur disposé à accepter le principe d'une lecture critique de l'histoire de Jésus.

A-t-il réussi une telle lecture critique historique ? Les opinions peuvent ici varier. Il faut dire que le problème de départ du chercheur en histoire est la disponibilité des textes d'époque, soit des sources accessibles, et c'est encore plus vrai avec l'histoire de Jésus. Difficile dans ce cas précis de passer outre les évangiles, puisqu'ils sont les plus détaillés, tout en étant considérés comme des textes théologiques plutôt que des textes à valeur historique. Et c'est là que l'auteur surprend dès l'introduction, puisque ce sont tout de même les évangiles qui sont la base de sa réflexion critique, en plus de textes de l'époque gréco-romaine et d'analyses médicales. Or, Armand admet lui-même en cours de route que ces sources sont fondées entre autres sur des interprétations :

Ce que nous trouvons dans les évangiles n'est pas exactement l'interprétation que Jésus fait de la Loi, mais une interprétation ultérieure de son enseignement : l'interprétation que font les évangélistes de l'interprétation que Jésus faisait de la Loi.

Voici donc un livre qui, bien que basé sur une volonté de lecture critique de l'histoire de la mort de Jésus, nous confronte encore une fois au problème même des données que nous possédons sur lui, sa vie, sa philosophie et ses réactions face aux lois tant juives que romaines.

Replacer Jésus en contexte

Cet essai se divise essentiellement en deux grandes parties. Il cherche tout d'abord à replacer Jésus dans le contexte politique, social et religieux de son époque, puis s'intéresse plus directement à la question de sa crucifixion. On ne lit pas de chapitres biographiques sur les moments importants de la vie de Jésus (l'auteur ne s'attarde pas aux miracles et guérisons), mais plutôt diverses petites sections thématiques qui replacent assez simplement les informations que nous avons sur ce fils de charpentier et... philosophe. Car sans tomber dans le lourd piège théologique ici, l'auteur prend la peine de

s'intéresser à la philosophie de Jésus et à ses principes qui ne sont pas sans rappeler ceux de certains penseurs grecs comme Diogène de Sinope.

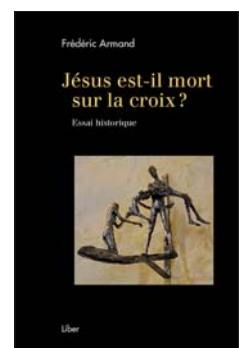
Petit bémol cependant, ces préceptes et valeurs auraient pu et auraient dû être confrontés aux philosophies orientales, plus particulièrement au bouddhisme, qui partage de nombreuses similarités avec les idéaux attribués à Jésus de Nazareth. Cet aspect est non seulement occulté, mais également absent de la bibliographie finale, alors que le sujet a été abordé ailleurs par divers historiens, philosophes et théologiens.

La mort sur la croix

La partie la plus intéressante réside dans la spécialité de l'auteur, soit les questions reliées à la peine de mort dans l'histoire. En se basant sur le peu d'informations que nous avons sur le contexte de l'arrestation de Jésus et de sa crucifixion, l'auteur nous permet de bien saisir la réalité de l'époque quant aux arrestations d'agitateurs publics, du point de vue tant juif que romain. « Jésus ne pouvait que s'attendre à une rude opposition des autorités religieuses reconnues qui gouvernaient le Temple et aux docteurs de la loi qui maîtrisaient les subtilités de l'interprétation des Écritures. »

En examinant la mort rapide sur la croix et les circonstances de la résurrection, l'auteur arrive à une conclusion qui, si elle lui semble sur le coup une révélation, est une théorie véhiculée depuis longtemps, ce qu'il a l'humilité d'admettre : Jésus ne serait pas mort des suites de la crucifixion et serait donc apparu en chair et en os à ses apôtres. Où est-il allé avant de les retrouver trois jours plus tard ? Comme tous les chercheurs avant lui, l'auteur conclut son essai sur un mystère.

Cet ouvrage pourra intéresser ceux et celles qui connaissent peu l'histoire de Jésus et le contexte particulier de sa mort. Il ne réinvente toutefois aucunement la roue et apporte finalement bien peu de nouvelles données à un dossier millénaire. ♦



☆☆

Frédéric Armand

Jésus est-il mort sur la croix ?

Montréal, Liber

2018, 272 p., 24 \$